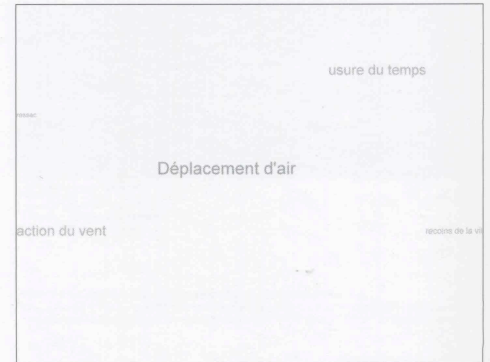


Déplacement d'air

Caroline Gagné

Résidence de production Web
du 21 avril au 30 mai 2003

Échange LA CHAMBRE BLANCHE-CYPRES



Extraits de l'œuvre Web *Déplacement d'air*, 2003.

DÉPLACEMENT D'AIR. DE QUÉBEC À MARSEILLE : SOUFFLER N'EST PAS JOUER

Caroline Gagné vient de Québec. Elle est arrivée à Marseille au printemps pour une résidence de création. Elle fait partie de la deuxième volée d'artistes échangés entre LA CHAMBRE BLANCHE et CYPRES. De part et d'autre, les artistes séjournent et travaillent dans les deux lieux pendant six semaines. Une contrainte comme une autre, le temps pouvant aussi être considéré comme un moteur dans une démarche de création.

Elle s'est déplacée du Nouveau Monde vers la Vieille Europe. Différence d'âge aujourd'hui mise en avant pour exalter la différence d'approche quant à la conduite du monde dans sa globalité. Un pays qui nous paraît proche : communauté de la langue, communauté d'une histoire (ancienne), complicités culturelles nichées dans la littérature et le théâtre, dans les replis de la langue et de ses évolutions. Sa mission : utiliser les technologies de la communication pour capter, travailler, mettre en forme, raconter, et finalement rendre quelque chose. Un quelque chose qui est présenté en fin de séjour *in situ* (ou *in vivo*), et qui est ensuite installé sur la Toile. Consultable sur les sites Internet des deux lieux qui ont contribué à sa conception, comme un témoignage, un carnet de voyage ou bien un travail de balisage de sa trajectoire personnelle.

Avait-elle déjà utilisé ce moyen d'œuvrer ? Oui, dans *Les sentiers battus*, en opérant des rapprochements, des parallèles, des analogies entre l'usage inconsidéré des technologies et l'occupation plus inconsidérée encore de notre environnement physique. Pour elle, c'était aussi une réflexion sur la difficulté à

canaliser les trajets. Même lorsque les itinéraires sont tracés à l'avance, les chemins de traverse continuent à se former par l'action collective des marcheurs. Gageons qu'en entreprenant de creuser cette métaphore, Caroline revendiquait pour elle-même la liberté de choisir ses parcours.

Au vu de ce qu'elle a déjà commis, on peut raisonnablement penser qu'elle est sensible aux environnements urbanistiques, à l'architecture, extérieure ou intérieure, bref, à tous ces artefacts qui s'implantent, s'imposent, se perdent et s'oublent dans notre cadre de vie. À défaut d'intervenir directement, elle choisit de les redessiner à sa manière : en attirant notre regard, en modifiant notre perception, en nous incitant à les reconsidérer.

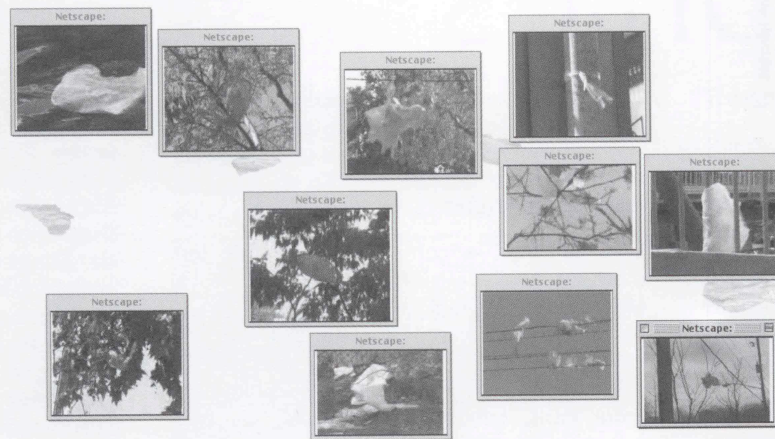
Aussi, arrivée à Marseille, quoi saisir de son nouveau et éphémère cadre d'existence ? Pas la spécificité : réputation sulfureuse, familiarité bon enfant soigneusement entretenue pour masquer les tragédies, ces éternelles errances du destin des humains. Pas non plus le côté Vieille Europe ; elle a laissé ça aux générations précédentes et aux politologues.

Non, elle a continué sur sa lancée. Elle a pointé ici ce qu'elle regardait déjà ailleurs, ce qui lui est apparu commun : comme l'air qu'on respire, l'eau qu'on voit couler. En jouant de la sonorité et du mouvement créés par ces éléments, elle suggère, à partir de traces matérielles ténues et négligeables, un paysage urbain sans la présence de ses habitants. Manière subtile de parler ou de faire apparaître Marseille en creux. En laisser deviner les courants d'air, les déferlements,

les allées et venues, les passages, les traversées, les arrivées jamais définitives, les départs provisoires... Tout ça de manière très naturaliste, très physique, en s'engageant dans une vision poétique concrète qui colle bien à ce qu'elle a ressenti durant son séjour. « À Marseille, il y a comme une franchise des objets, une simplicité de la réalité [qui peut être parfois rude aussi], déconcertante et charmante à la fois. »

Elle a récupéré des sacs plastiques : les sacs en plastique égarés, envolés, accrochés, tellement semblables et nombreux qu'ils finissent par s'intégrer au paysage, à tous les paysages. Accrochés dans la ville, par jour de mistral, comme autant de bannières. Elle les a saisis, les a isolés, les a rendus uniques en en détaillant la couleur, les plis et les déplis, en en suivant les tournolements, les mouvements pour les faire finalement jaillir l'un après l'autre de manière aléatoire sur l'écran. Elle a dérangé le déroulement de la composition initiale faite de discrètes apparitions-disparitions de papier froissé sur un fond blanc : composition minimaliste et abstraite accompagnée d'une bande-son majestueuse et stéréotypée qui fait résonner ces petites formes sur l'écran, en bruits de flux et de reflux ou en tempête orchestrée et surdimensionnée et que l'on active en passant et en cliquant dessus.

Le titre est éloquent : *Déplacement d'air*. Le cadre est constitué par des mots clés : bruit et silence, recoins de la ville, accumulation d'objets, pollution visuelle... Mais aussi transformation, érosion, ressac, action du vent, faire des vagues, usure du temps. Typographie élégante en gris sur fond blanc. S'agit-il d'une



Extrait de l'œuvre *Web Déplacement d'air*, 2003

profession de foi, d'un scénario à reconstituer, d'un cadavre exquis? Est-ce une manière de confronter le travail de la nature et celui de l'activité humaine, ou encore de les rapprocher en relevant leur même labeur d'effacement?

C'est avec *Déplacement d'air* que se déclenchent ces actions plus ou moins évoquées dans le titre. Ces mots nous reviennent fugitivement alors que nous promenons la petite main sur l'écran pour déclencher les sons. Mais lorsque apparaissent les sacs de plastique capturés en images vidéo comme autant de bulles crevant sur une surface tranquille, chacune des images porte en intitulé l'un de ces fameux mots inactifs et énigmatiques qui parsemaient la page de garde.

Les *pop up* sont ces pages promotionnelles qui nous proposent des aiguillages vers des sites Internet où nous avons la certitude de ne pas avoir envie d'aller. Peu importe notre désir, ils nous narguent par leur matraquage incessant. Il existe bien une arme de destruction en la personne de la souris, mais son impuissance s'accroît avec le temps et elle est lasse de courir vers ces croix d'éliminations. Parfois elle perd même de sa lucidité et

manque sa cible pour venir cliquer vers cette page qui n'attendait que nous pour déployer ses arguments.

Les *pop up* rappellent de manière lancinante qu'aucun univers n'est épargné dans cette société dopée par un maître mot : consommation. La pollution est visuelle et intrusive. Elle agace, certes, mais la généralisation du phénomène mène insensiblement vers une banalisation qui conduit elle-même à une résignation. Caroline Gagné crée alors le parallèle avec les sacs plastiques qui envahissent nos métropoles. Ils sont partout : arbres, fils électriques, flaques d'eau, mer, gouttières.

Dans cette réflexion qui aboutit à une quête, elle s'attache à ces sacs plastiques et voit peut-être dans cet élément un repère dans son exil marseillais. À Québec ou dans la cité phocéenne, ils ont la même capacité d'adaptation. Ils deviennent alors un repère universel, le symbole mondialisant d'une société dépassée par sa création. Alors que certains montent dans un arbre pour immortaliser le chant d'un oiseau en voie de disparition, Caroline se penche sur une espèce en pleine expansion. L'itinéraire devient obsessionnel ;

ils sont partout et matérialisent les déplacements d'air par les sons qu'ils reproduisent à leur contact. Ces sons diffèrent en fonction de la nature de leurs emplacements et cette diversité crée un langage, une illusion de langage que l'on a l'illusion de maîtriser : un concert de vagues et un défilement d'éléments contrôlés aussitôt recouvert, interrompu de manière ironique par l'irruption silencieuse de ces bulles promotionnelles à l'écran, empêchant notre rêverie devant les apparitions quasi subliminales et les enregistrements sonores qui évoquent à merveille la plage ou un bord de mer ; détournant notre attention vers l'insignifiance de matériaux ou d'objets qui brusquement occupent le devant de la scène et nous obligent à les percevoir et à les considérer dans leur singularité et leur unicité. Finalement à leur conférer une qualité esthétique : un paradoxe bien caractéristique de notre époque.

YSABEL DE ROQUETTE
ET HADRIEN BELS